

*Béatrice Bourges*

**BÉATRICE B**  
**CATHOLIQUE**  
**DIVORCÉE REMARIÉE**

ARTÈGE

Béatrice B  
catholique divorcée remariée

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© **2015, Groupe Artège**  
Éditions Artège  
10, rue Mercœur - 75011 Paris  
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

*[www.editionsartege.fr](http://www.editionsartege.fr)*

ISBN : 978-2-36040-590-9  
ISBN epub : 978-2-36040-728-6

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

situation. Dans ma famille, point de séparation ou de divorce. Lorsque l'on se mariait, c'était, quoiqu'il arrive, pour la vie. C'est ainsi qu'ils m'avaient éduquée. Il était, dans leur esprit, inenvisageable qu'une autre raison que la mort puisse séparer les époux. Le choc fut extraordinairement douloureux pour eux et les marqua pour le restant de leurs jours. J'ai toujours pensé qu'ils étaient plus à plaindre que moi.

Quant à moi, il me fallait réagir, et je savais, intuitivement, que je devais le faire très vite. J'avais deux solutions : glisser dans le gouffre ou me relever. La première, aussi bizarre que cela puisse paraître, était tentante, tant les obstacles me paraissaient insurmontables : si je ne réagissais pas, d'autres me prendraient en charge, je n'aurais qu'à me laisser guider, sans avoir à me battre. Je me souviens, comme si c'était hier, d'une image très précise qui m'était apparue, alors que j'étais effondrée dans le fauteuil vert du salon, dans lequel je m'installais lorsque j'avais besoin de réfléchir : j'étais dehors, dans un endroit sombre et lugubre, sans aucune végétation, ni lune, ni étoiles, ni soleil. Comme dans un paysage d'outre-tombe. J'étais totalement seule, aussi loin que me portait mon regard. La terre s'était ouverte juste devant moi et j'étais sur le bord d'un précipice dont le fond était si lointain que je ne pouvais le distinguer. L'abîme m'appelait et j'étais tentée de m'y précipiter. Il me suffirait de faire un pas et les problèmes disparaîtraient. Je me rappelle, avec une grande acuité, de mon hésitation. Je me souviens être restée, un moment, avec cette image dans la tête, et avoir pris conscience, à cet instant précis, qu'à moi seule appartenait la façon dont j'allais appréhender cette épreuve. Elle était là, face à moi. Je ne pouvais l'éviter et je devais l'affronter. Je me souviens encore de cette sensation, fugace, mais bien présente, de liberté intérieure, même si la peur me tenaillait plus que jamais le

ventre et malgré les larmes qui brouillaient ma vue. Je me suis dit : « Personne d'autre que toi ne peut décider à ta place. Que vas-tu faire de ce qui t'arrive ? » Cette image, qui reste gravée dans ma mémoire, m'a beaucoup aidée, car elle m'a mise concrètement face à mon choix. Celui que je fis, fut de tourner le dos au gouffre et de marcher en sens inverse, vers une lumière qui m'était encore invisible, cachée par un épais brouillard. Je n'étais donc plus au bord du gouffre, cependant je restais dans une ombre épaisse et je n'avais rien perdu de mon angoisse, mais au moins, je savais vers où je voulais me diriger. Je comprends cependant très bien que d'autres n'y parviennent pas, submergés qu'ils sont par une vague qui les emporte et les fait couler, sans qu'ils aient pu reprendre leur respiration. Cela aurait tout aussi bien pu m'arriver.

Je n'avais alors qu'une seule obsession : « Les enfants, les enfants, les enfants. » Pendant toute mon enfance, j'avais entendu dire que les enfants de divorcés étaient des enfants condamnés. La sentence était impitoyable : « Rien n'est pire qu'un divorce. Les divorcés, c'est comme des pestiférés, il vaut mieux ne pas s'en approcher », disait une personne de mon entourage, qui, pourtant, et je le dis sans ironie, était la bonté et la bienveillance incarnées. Comme s'ils étaient contagieux. Des poncifs, et je les entendais tous !

Tous les enfants de divorcés étaient des enfants perdus d'avance ? Eh bien, nous allions prouver le contraire. Tous les enfants de divorcés avaient des problèmes à l'école ? Eh bien, nous allions montrer que, même avec des « handicaps », la réussite était possible. Tous les enfants de divorcés se droguaient et finissaient délinquants ? Eh bien, ce ne serait pas non plus pour nous. Voilà quelle était ma détermination. Je ne

savais pas si nous allions y arriver, mais au moins, le cap était fixé.

Nous vivions un accident de la vie. Certes, nous n'y étions pas préparés, et alors ? Alors, il me fallait gérer ce divorce du mieux possible.

Ma façon de m'en sortir fut de vivre à fond l'instant présent. J'évitais de regarder trop loin, c'était trop dur. J'essayais de vivre au jour le jour, m'accrochant à mon quotidien. J'étais attentive à chacun de mes gestes, c'est ce qui me permettait de m'ancrer au réel. Je me souviens, par exemple, que lorsque je faisais la vaisselle, je me disais : « Tu fais la vaisselle, sens bien tout ce que tu fais, l'eau coule, tu la sens sur tes mains, tu laves les assiettes, tu essuies, tu ranges. » Puis, je passais à autre chose, de tout aussi tangible. Cela m'aidait à sortir de mes idées noires et à discipliner mon esprit qui ne demandait qu'à divaguer. Pour la première fois de ma vie, je trouvais que, finalement, le ménage avait parfois du bon ! Il me permettait de me connecter à la vie par des gestes simples et concrets.

Et la vie s'organisa. Jusqu'alors, je travaillais à temps partiel. Il me fallut revoir mon emploi du temps, car je ne devais plus compter que sur moi-même pour nourrir mes enfants. J'eus la chance extraordinaire (Dieu veillait sur nous à notre insu !) de pouvoir travailler à temps plein en restant chez le même employeur. Je passais donc moins de temps à la maison avec les enfants qui étaient encore très jeunes et cela me coûta beaucoup. Le changement de rythme fut brutal. Je dus prendre un étudiant pour les garder plus tard le soir. Par chance, celui qui venait alors régulièrement put aménager ses horaires et rester à la maison jusqu'à mes retours. Les enfants l'aimaient beaucoup ; il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



dérangeait, comme cela m'était déjà arrivé. Je vivais de plus en plus mal le sentiment d'être perpétuellement jugée, mise en accusation et condamnée sans même avoir été entendue ! Cette impression était peut-être en partie infondée et probablement due à ce grand manque d'estime que j'avais de moi-même. Mon cœur se déchirait un peu plus à chaque messe. Et je revenais à la maison dépitée et triste, sans avoir trouvé la paix de l'âme que je cherchais désespérément.

Ces différentes attitudes renforçaient ma suspicion vis-à-vis de l'enseignement de l'Église : « La communion sacramentelle m'est refusée parce que je ne peux pas recevoir l'absolution. Je ne peux pas recevoir l'absolution parce que je suis remariée, et donc, en état de péché grave, me dit-on. » Cette réponse m'affligeait. Elle ne pouvait me satisfaire, car le Seigneur n'était-il pas venu pour les pécheurs ? Pour tous les pécheurs ? Oui, pour tous les pécheurs, sauf certains apparemment, ceux que l'on disait en état d'adultère.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer. Il n'y avait aucune graduation dans ce que l'on nommait, avec un mépris affiché, « l'adultère ». Tous dans le même sac, pas de quartier ! Celui qui était fidèle à son second conjoint, depuis des dizaines d'années était traité avec beaucoup moins de miséricorde que celui qui, du moment qu'il était religieusement marié, trompait son conjoint régulièrement. Il suffisait au second d'aller se confesser entre deux tromperies pour pouvoir à nouveau communier. Et encore, j'avais une fois entendu un prêtre dire qu'il suffisait de se repentir sincèrement dans son cœur, pour avoir accès au sacrement de l'eucharistie. Et les époux qui ne se regardaient plus, rêvant, de façon concrète ou non, à quelqu'un de mieux, n'était-ce pas déjà un peu de cet adultère qui m'était reproché<sup>7</sup> ?

Et ceux qui ne se respectaient plus depuis longtemps, se blessant mutuellement, sans vraiment s'en soucier ? Mais cela aussi, d'évidence, était considéré comme infiniment moins grave. Par ailleurs, je connaissais telle ou telle de mes amies qui portait un stérilet ou prenait la pilule, de celles qui empêchent la nidation de l'enfant tout juste conçu, dans le ventre de sa mère. N'était-ce pas aussi un état de péché grave ? Apparemment non, puisque je n'entendais rien des prêtres à ce sujet. Et ceux qui se jugeaient et critiquaient si violemment les uns et les autres, la haine palpable dans leurs propos, sans avoir l'air de le regretter ni avant, ni après avoir reçu la communion, n'était-ce pas non plus un état de péché grave ? Était-il vraiment juste de priver des sacrements une personne nouvellement convertie dont le conjoint ne voulait pas se marier à l'Église ? Un musulman devenu catholique m'avait raconté combien cela était dur pour lui de ne pouvoir avoir accès au corps du Christ. La communion lui était interdite, puisqu'il ne vivait pas dans le sacrement de mariage. Il était marié depuis plus de 20 ans avec une musulmane qui n'envisageait ni de se convertir, ni de se marier à l'Église, ne serait-ce que pour lui faire plaisir.

Était-ce également vraiment juste de priver de tous les sacrements, y compris celui de confirmation une de mes amies, qui avait découvert le Christ à l'âge de 40 ans et qui ne manquait plus une seule messe. Elle m'avait dit qu'on lui refusait les sacrements ; en effet, son mari, bien que très amoureux d'elle et particulièrement attentionné à son égard, ne voulait pas, malgré tout, entendre parler de quelque religion que ce soit et se marier à l'Église n'était pas dans ses projets.

La seule chose possible, dans ces cas-là, pour être autorisé à recevoir ces sacrements, c'était de cesser toute relation charnelle

avec son conjoint. L'Église imaginait-elle vraiment ce que cela représentait dans un couple ? Pensait-elle réellement que c'était bénéfique pour lui ? En somme, pas de pardon sans héroïsme. D'ailleurs, en était-ce vraiment, de l'héroïsme ? Était-ce souhaitable de priver des conjoints de ce qui contribuait à cimenter leur couple, à l'équilibrer ? Cela posait aussi la question du respect et de la chasteté à l'intérieur même du mariage sacramentel. J'en avais tant entendu sur ce sujet dans les confidences dures et abruptes que l'on m'avait faites et je savais donc très bien que les relations non consenties et violentes pouvaient aussi exister à l'intérieur de ce type de mariage. Et prétendre que la sexualité était forcément saine et harmonieuse parce que pratiquée par des époux sacramentellement mariés, me paraissait, là encore, une vaste hypocrisie. Certes, elle l'était le plus souvent, mais pas toujours. La souffrance silencieuse était bien réelle chez plusieurs personnes que je connaissais. Mais, c'était comme si le fait d'être passé devant le prêtre pour se marier effaçait la faute et autorisait tout. Et inversement, je savais, pour le vivre, que les relations dans un couple de personnes non mariées religieusement pouvaient être totalement respectueuses de l'autre, et contribuer à construire et reconstruire des personnalités blessées, à leur rendre leur équilibre. Imaginons d'ailleurs deux minutes cette conversation un peu surréaliste :

– Mon chéri, j'ai découvert Dieu. C'est un Dieu d'amour et de miséricorde. Il m'aime comme un Père. C'est un tel bonheur. J'aimerais tant que tu partages cette joie avec moi ! Mais comme je veux pouvoir recevoir les sacrements, on va, toi et moi, devoir arrêter toute relation sexuelle.

Je vous laisse imaginer la suite du dialogue et l'ébahissement du conjoint ! Ceci ne me paraissait ni très

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et je poursuivais mon monologue : « Cette question n'est tout de même pas si simple ! L'éluder d'un revers de main, n'est-ce pas faire preuve d'inhumanité envers ceux qui, comme moi et tant d'autres, avons vécu un accident de la vie, qu'il soit volontaire ou subi, dont les conséquences sont bien lourdes et que nous payons très cher ? Tous ces gens qui jugent si facilement ne feraient-ils pas mieux de se centrer sur leur propre chemin de foi ? Le Seigneur a tant à dire à chacun sur sa situation personnelle », et, ajoutais-je, parfois un peu énervée : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ! »

Alors, je m'efforçais de chasser toutes ces pensées de mon esprit, je me recentrais sur le Christ et je comprenais que ce n'était pas sur ce terrain-là que j'étais attendue. Toutes ces paroles blessantes et humiliantes n'étaient pas porteuses de paix et les réponses ne m'appartenaient pas. Ce n'était pas la meilleure voie pour les découvrir.

---

8. Marc 4,40.

9. Marc 2,17.

10. Père Claude D'ELBÉE, *Croire à l'amour*, éd. Téqui, 1995.

# Chapitre 5

Le seul moyen que je trouvais, pour retrouver la tranquillité de l'âme, fut de développer ma vie intérieure « le fil d'or qui nous relie à Dieu<sup>11</sup> ».

« Rentre en ton cœur, c'est là que tu verras ce que tu pressentais de Dieu, c'est là que se trouve l'image de Dieu. Dans l'homme intérieur habite le Christ<sup>12</sup> » nous dit saint Augustin.

J'avais l'impression de penser à Dieu sans cesse. Je lui envoyais, tout au long de la journée, des signaux pour lui dire que je le savais là et que je l'aimais. Mais il en voulait plus. Il voulait, en plus de ces pensées dirigées vers lui, ces louanges quotidiennes, nombreuses, mais de courte durée, que je m'arrête, que je stoppe toute activité, chaque jour, pour prendre le temps de prières calmes et tranquilles, dans le silence et la durée, les rendant ainsi plus fécondes. Ces moments de connexion à moi-même étaient des temps de connexion à lui, beaucoup plus en profondeur. C'était un temps de rencontre. C'est vrai, il faut du temps pour la vraie rencontre.

Il me le faisait comprendre avec des images très simples : si je prends contact avec une amie dix fois par jour pour lui dire que je pense à elle, c'est sympathique, mais cela reste superficiel. Si je fais la même chose avec mon enfant, il saura que je l'aime, mais il sera frustré, car il n'aura jamais le temps de me parler, de se confier. Nos relations, même si elles sont empreintes d'un amour infini, resteront en surface. Il faut prendre le temps de se parler, de se confier, d'écouter, de

comprendre, en un mot, le temps du cœur à cœur, celui de la confiance.

Le Christ me faisait comprendre que c'était au-delà de mon agitation quotidienne qu'il se situait, que c'était à l'intérieur de ces temps de silence et de prière que l'Esprit Saint fécondait. Plus mon combat intérieur était important, plus c'était dans la profondeur de mon être que je puisais les forces nécessaires à la lutte.

La prière devint mon oxygène, comme un besoin vital, et les plages régulières de silence furent une nécessité. C'était grâce à elles que je pouvais goûter la présence amoureuse du Christ. Une journée sans prière était une journée fade, sans saveur, il y manquait le sel qui lui donnait son goût.

Un grand moment dans ma journée, était de fermer la porte de ma chambre, d'allumer une de ces petites bougies, achetées avec soin lorsque je visitais des églises et de me mettre devant la croix, en sa présence. Je m'agenouillais, prenais un petit cahier de notes, sortais un crayon, et je me munissais de l'Évangile pour me nourrir de la Parole. Ces gestes symboliques, effectués avec lenteur étaient importants pour moi, car ils étaient une préparation à accueillir le Christ, comme un petit sas qui me menait à la rencontre. Cela me permettait de me mettre dans des dispositions intérieures pour entrer dans ce temps si particulier. Je redevais alors un enfant au cœur pur, un enfant qui, oubliant ses bêtises, venait se jeter dans les bras de sa mère. Ces moments me donnaient un avant-goût d'éternité. Ce que nous nous disions alors se traduisait ou non par des mots. C'était de grands moments d'intimité, joyeux ou tristes. Il m'arrivait souvent de pleurer, tant j'avais le cœur gros et étais angoissée. Je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



14. Frère Jean-Philippe REVEL, Homélie, lundi dimanche 9 mars 2014.
15. Michel LAROCHE, prêtre orthodoxe, *Secondes noces*, Paris, éd. Bayard, Le Centurion, 1996.
16. Nicolas BUTTET, *Brûlé au soleil de Dieu*, éd. du Cerf 1998.

## Chapitre 6

Je m'interrogeais : « Ce précepte changera-t-il un jour ? Ou au contraire, l'Église qui est un pilier, doit-elle rester ferme sur ce sujet en ces temps si troublés ? Mais, après tout, est-ce vraiment important pour moi d'avoir la réponse ? Est-ce que ces interrogations un peu envahissantes m'amènent à progresser ? En étant trop focalisée là-dessus, est-ce que je ne risque pas de provoquer un blocage ? Ce que demain sera, je ne peux pas le savoir, et d'ailleurs, personne ne peut non plus le deviner. Je préfère lire la parole de Dieu ou des écrits de saints ou de théologiens que des supputations de personnes non apaisées sur ces sujets et qui mettent tant de passion dans leurs écrits qu'ils en deviennent stériles. La réponse appartient au Pape, garant de la doctrine, non à moi, ni à eux. C'est le successeur de Pierre et l'Esprit Saint soufflera. Il fera ce qui est bon pour l'Église tout entière. Cette question va bien au-delà de la personne même du Pape. La seule chose qui soit sûre, c'est que c'est ainsi. Ma capacité d'agir se fait dans le présent et je ne peux impliquer que moi-même. Alors, je vais décider de faire confiance à l'Esprit Saint qui sait mieux que moi ce qui est bon pour moi. Ce qu'il me soufflait, c'était de faire ce que disait l'Église. C'est ainsi que je pris, tout à fait librement, la décision d'obéir aux règles. »

En effet, je pressentais que c'était dans l'obéissance que je trouverais ma liberté, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Cette liberté, pour moi, résiderait dans la façon dont je vivrais cette obéissance. Mon défi, c'était de trouver une libération dans cette contrainte. Ce n'était pas une mince affaire.

Je sentais que cette attitude était importante pour moi, car elle me poussait à la docilité au Seigneur, moi qui suis si facilement rebelle envers les hommes. C'était ce qui m'était demandé, j'en étais certaine. Il me fallut du temps pour supporter le sacrifice qu'impliquait cette obéissance et encore plus longtemps pour le transcender. Mais j'étais sûre que j'en sortirai libérée.

Je pensais : « Il y a bien une raison à cette règle, une raison qui n'apparaît pas évidente à la mienne. Mais puisque j'ai décidé de lui faire confiance, alors, je dois aller chercher au-delà de ma compréhension humaine. Obéir, c'est facile lorsque je comprends, mais ce qui m'est demandé, c'est aussi de le faire lorsque je ne comprends pas. »

La décision était prise. Je devais maintenant l'assumer. Mais il fallait qu'elle ait du sens pour qu'elle puisse me faire grandir sans créer chez moi de ressentiment. Je devais donc dépasser ce choix libre et l'offrir.

Cette règle ne devait pas être ressentie comme une sorte de prison qui m'empêcherait de courir librement vers Dieu. Je pensais à un livre qui m'avait beaucoup frappé. C'était l'histoire de Jacques Fesch qui affirmait avoir retrouvé sa liberté, la vraie, l'intérieure, derrière les barreaux. Criminel d'un gardien de la paix après un braquage raté, il se convertit de façon spectaculaire en prison et retrouva sa liberté dans la prière :

« Dieu ne retient pas la faute du pécheur. Personne n'est jamais perdu, s'il s'ouvre à sa miséricorde. »

« Dans cinq heures, je verrai Jésus<sup>17</sup> » dit-il juste avant de mourir guillotiné.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est à lui que je veux obéir et non à des personnes, qui n'ont qu'un objectif : faire sortir Dieu de nos vies, de manière définitive.

« Personne ne peut exiger de nous que nous reléguions la religion dans la secrète intimité des personnes, sans aucune influence sur la vie sociale et nationale, sans se préoccuper de la santé des institutions de la société civile, sans s'exprimer sur les événements qui intéressent les citoyens<sup>27</sup>. »

Les hommes cherchent Dieu. Certains ne le savent pas eux-mêmes, mais c'est bien de lui dont ils sont en quête, dans leur soif inextinguible de bonheur. Ils courent après lui. Parfois, ils vont le chercher dans les plaisirs éphémères que certains leur imposent. Ils jouissent sans joie. Ils se désespèrent et se perdent dans leur malheur. Mais, en réalité, c'est lui qu'ils veulent trouver. Rien que lui, et lui, le Seigneur, le plus grand des grands, qui s'est fait tout petit, laisse ses bras ouverts, attendant de les serrer sur son cœur de Père.

Alors, oui, pour ceux-là, je veux parler de Jésus-Christ, à temps et à contretemps si nécessaire. Je veux parler de lui, parce qu'il a choisi d'avoir besoin de nous pour lutter contre Satan, celui dont plus personne n'ose prononcer le nom, celui qui cherche à prendre possession de la terre, car il ne pourra jamais prendre celle du Ciel.

Je suis catholique, heureuse de l'être, et je veux proclamer mon Espérance.

*J'ai un meilleur ami  
Il s'appelle Saint Esprit  
Il me montre la Voie  
Et m'inonde de Joie*

*Avec lui je suis sûre  
Car il est mon armure  
Et ainsi en confiance  
Dans la vie je me lance*

*Pour lui c'est décidé  
Ma vie je vais donner  
Le Christ me l'a promis  
Je serai près de lui*

*Mais il me reste à faire  
Beaucoup de choses sur terre  
Je serai missionnaire  
Auprès de tous mes frères*

*Je leur annoncerai  
Que tout ce qui est vrai  
Que tout ce qui est bon  
S'obtient dans l'abandon*

*Je vais leur expliquer  
Combien ils sont aimés  
Et comment le Seigneur  
Habite dans leur cœur*

*Lui qui a fait le choix  
De mourir sur la Croix  
Pour sauver ses enfants  
Qu'il aime tendrement*

*Que ce don merveilleux  
Est pour chacun d'entre eux  
Car tout homme à ses yeux  
Est follement précieux*

*Je leur dirai aussi  
Que l'amour infini*

*Dans lequel on s'oublie  
C'est ça le Paradis*

---

23. Père EMMANUEL, *Méditations*, éd. Sainte Madeleine, 2004.

24. 2 Timothée 4,7.

25. Jacques FESCH, *Dans 5 heures je verrai Jésus ! Journal de prison*, éd. Sarment-Fayard, Paris, 1989.

26. UN MOINE BÉNÉDICTIN, *Découvrir la vie intérieure, Peut-on devenir l'ami de Dieu ?* Éd. Sainte Madeleine, 2012.

27. PAPE FRANÇOIS, exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, Bayard éditions, Fleurus-Mame, le Cerf, Artège éditions, Paris, 2014.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,  
en XXXXX 2015  
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

*Imprimé en France*